

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISPANIQUES
DU XX^{ème} SIECLE

HISPANISTICA XX

TRAVAUX I

HOMMAGE à J. GUILLEN
ET
MÉLANGES

2



UNIVERSITÉ DE DIJON

ESPACE, TEMPS ET HISTOIRE DANS LE ROMAN DE
 J.T. NÚÑEZ GUZMÁN: MI INFANCIA EN LA REVOLUCIÓN (1).

Guy THIEBAUT
 Université de DIJON.

La révolution de 1910 a été vécue par le peuple mexicain certainement comme le plus grand traumatisme de son histoire. Plus de soixante-dix ans après, on peut apprécier à quel point elle a affecté les structures politiques, sociales et économiques de ce pays, même si certains pensent, à juste titre, qu'elle a été une révolution détournée des idéaux de liberté et de justice sociale qui l'ont animée au départ. La littérature mexicaine, pour ne considérer que ce secteur, s'est nourrie - et continue à bien des égards à se nourrir - de cet immense élan d'un peuple qui se dressait contre un système archaïque incarné par le dictateur Porfirio DÍAZ; le "roman de la révolution mexicaine", par l'abondance des oeuvres qui le composent, est un miroir spectaculaire qui permet aux générations présentes de revivre cet épisode en une vaste fresque. La fureur des combats, les figures héroïques des chefs révolutionnaires se développent en un immense panorama pour fonder la légende du XXe siècle mexicain.

Ces épopées ont été généralement écrites par des adultes pour raconter des événements, des passions d'adultes. Pourtant, à côté de ces oeuvres magistrales qui fixent à jamais la légende des héros révolutionnaires, se trouve une catégorie d'oeuvres moins connues, car occultées sans doute par la renommée des précédentes, mais tout aussi intéressantes. Il s'agit, plus que de véritables romans, d'autobiographies romancées,

(1) J. Trinidad NÚÑEZ GUZMÁN: Mi infancia en la revolución. Apuntes de un muchacho pueblerino. Presentación por Agustín Yáñez. Libro Mex Editores, México 1960. 117p.
 NÚÑEZ GUZMÁN, J.T. (1898- ?) est, à notre connaissance, l'auteur d'un seul roman. Nous avons pu établir que le texte que nous analysons ici est en fait la 2nde édition de son roman publié en 1937 sous le titre: Infancia campesina (Album de los doce años). México, Editorial de Izquierda de la Cámara de Diputados, 1937.

de souvenirs de cette période, qui mettent en scène l'enfant dans la révolution. C'est le fait d'auteurs adultes qui se penchent sur leur passé et tentent de recréer leur vision personnelle de ce moment-là. Avec toute la part de subjectivité qu'entraîne le souvenir, qui plus est dans cette tourmente vécue avec les yeux d'un enfant.

Pour illustrer ce que Anderson-Imbert appelle "las visiones infantiles de la gesta revolucionaria"(2), nous citerons les œuvres les plus connues de ce groupe: Cartuche de Nellie Campobello, Un niño en la revolución mexicana de Andrés Iduarte et Recuerdos de un niño de pantalón largo de César Garizurieta.(3)

Il nous semble utile de compléter cette liste par l'étude du roman de J.T. NÚÑEZ GUZMÁN.

Plusieurs raisons ont guidé notre choix: d'abord cette œuvre est peu (ou pas) connue: elle n'a fait à notre connaissance l'objet d'aucune critique d'ensemble. En second lieu, sa fraîcheur de style et le point de vue de l'enfant narrateur, en un mot la poésie de ces pages, nous ont ravi; et enfin, parce que le grand écrivain A. YÁÑEZ l'a remarqué et dans sa présentation de l'édition de 1960 les éloges sincères qu'il lui adresse furent pour nous comme une invitation à analyser les points essentiels de ce livre.

Ce roman se caractérise par sa grande simplicité: pas de recherches formelles, car l'auteur ne prétend pas faire "de la littérature". Le point de vue qu'il adopte - celui d'un enfant - lui interdit d'ailleurs ce type d'écriture. L'un des mérites de Núñez Guzmán est sans doute d'avoir su reconstituer, alors qu'il avait près de 40 ans lorsqu'il a écrit ces pages, le langage simple et sincère qui convient à l'âge du narrateur, sans tomber dans le piège de l'embellissement forcé du souvenir. Une poésie naturelle se dégage faite de mots familiers, de descriptions concrètes, de menus détails vrais qui, outre la sincérité, permettent la vision vierge d'un regard d'enfant devant le spectacle aux conséquences insoupçonnées du déclenchement de la révolution de 1910.

L'intrigue elle-même se veut également d'une extrême simplicité, où plus d'un lecteur, même s'il n'est pas mexicain, se reconnaîtra dans les jeux, les joies, les émotions et les espiègleries du jeune garçon.

(2) Enrique ANDERSON-IMBERT: Historia de la literatura hispanoamericana. Vol. II, época contemporánea, México, Fondo de Cultura Económica, 1961, p. 244.

(3) Pour une étude de ces trois romans sous l'angle de l'enfant dans la révolution voir: Gary D. KELLER: "El niño en la revolución mexicana: Nellie Campobello, Andrés Iduarte y César Garizurieta" in: Cuadernos Americanos, mayo-junio 1970, p. 142-151.

C'est l'histoire du jeune Luis, âgé de 12 ans, et de sa famille qui vivent dans le petit village de Estanzuela, Etat de Zacatecas. Chronologiquement, le roman s'étale sur presque une année -année décisive du point de vue historique - d'août 1910 à mai 1911. A la veille donc du soulèvement populaire guidé par MADERO contre le vieux dictateur DÍAZ. Le moment est particulièrement bien choisi, qui correspond à l'enfance même de l'auteur. Le village va basculer, comme bien d'autres, dans l'opposition résolue aux côtés des rebelles. Du point de vue historique et littéraire, il n'y a rien de très original. La dimension véritable de cette oeuvre est donnée par la perception enfantine d'un tel événement.

Ce roman est d'abord un étonnant et riche document sociologique. L'année qui s'écoule au long des 26 chapitres (chacun d'eux correspond à une période précise) se partage nettement en deux moments distincts à partir de l'habitude qu'a la famille de quitter le village pour se rendre, durant 4 mois, en été, au "rancho", petite propriété foncière, à quelques lieues du village, acquise par le grand-père de Luis à force de travail. Cette division spatiale du roman correspond, au moins dans l'esprit de l'enfant, à une rupture complète du rythme de vie et très vite s'établit une antithèse rancho/pueblo toute à l'avantage du premier terme. Deux mondes bien distincts s'opposent aux yeux de l'enfant.

Une atmosphère de joie de vivre domine dès le début du roman: Luis et sa famille sont au rancho. Le contact plus direct avec la nature permet au jeune garçon d'établir des comparaisons:

Es un poco diferente el modo de gastar el tiempo junto a las montañas y los ríos, en el verano, en el rancho; pero los horizontes son casi los mismos del pueblo; reverberan a lo lejos los mismos campos; el sol sube por el mismo camino. Yo me siento con el mismo ambiente familiar, y mi actividad parece que se desarrolla en el mismo lugar. Sólo que en el pueblo está la iglesia, el tan-tan fogoso de sus campanas; el fruterío, los domingos, en la plaza; don Silverio con su escuela, mis otros amigos, la hija del Presidente. En el rancho se codea uno más con las sierras, aquellas que desde el pueblo se ven azulitas, recubiertas de gasa; hay más sol y más aire, más fiebre de canto; parece que las peñas, oyendo, aprenden. (4)

La peur de l'obscurité ressentie par Luis, comme par bien des garçons de son âge, est mieux vécue au rancho qu'au village:

...las calles del pueblo en las noches de verano dan miedo. Son como vallados rasos de oscuridad y pueden andar por ellas los muertos. (p.19)

(4) J. T. NÚÑEZ GUZMÁN: op. cit. p. 17-18.

(La numérotation des pages qui suivra toute citation renvoie à cette édition.)

Par contre:

En el rancho, en todos los ranchos, también llueve; también hay obscuridad como en el pueblo, y hasta nos hemos preguntado por las tardanzas de la luna; pero no es igual, no da miedo como en el pueblo. (p.20)

Cela s'explique en partie par la présence réconfortante du grand-père. La vénération dont il est l'objet s'inscrit naturellement dans le respect pour les anciens, très sensible tout au long du roman: "Los viejos saben mucho.; Han vivido tanto!..." (p.21). Pour Luis, la figure du grand-père n'a d'équivalent que celle de son père, mais avec en plus l'expérience d'une longue vie. Il sait raconter des histoires du temps, Luis l'accompagne dans les champs et surtout, marque évidente d'une éducation chrétienne dès l'enfance, Luis l'apparente aux patriarches de la Bible qu'il feuillette précisément chez son grand-père:

...hasta le he preguntado a mi madre que por qué a él no le dicen patriarca; tiene muchos años, barbas muy largas y blancas, corre al diablo por las noches, le gusta sembrar y cuidar sus ganados; en fin, en todo se parece a Abraham, Isaac, Jacob... (p.41-42)

Le respect pour les personnes âgées est une vertu inculquée très tôt; Luis ne dit-il pas avec candeur et un grand bon sens populaire:

A los viejos también se les da (leche) por necesidad; se necesita que vivan más: saben contar cosas maravillosas, y, además, aconsejan. (p.26)

Le séjour au rancho est déterminé par le rythme naturel de l'écoulement du temps: avec l'arrivée de l'été la famille se déplace et elle ne rentre au village qu'à la fin des récoltes qui sont l'occasion d'une véritable fête paysanne à laquelle nous assistons.

Mais pour le jeune garçon être au rancho pendant quatre mois de l'année prend valeur de symbole lorsqu'il compare son existence au village avec sa joie de vivre ici. Luis a cette phrase frappée comme une vérité éternelle, preuve étonnante de sa maturité d'esprit (à moins que l'auteur lui-même n'intervienne):

Allá (en el rancho) estaba mi libertad. (p.60)

Or ce village, présenté sous ses aspects les plus négatifs dès le départ, quel est-il ?

Son nom n'apparaît pas dans le cours du récit: il faut attendre la fin pour apprendre qu'il s'agit d'Estanzuela, Zacatecas. En revanche, géographiquement, il est parfaitement situé:

Desde que sé de mí, se han desgranado mis años en este pueblo embutido en territorio de Zacatecas. Parece que Zacatecas lo recogió como huérfano y le da únicamente su caridad geográfica. Nada más. (p.13)

Plus loin d'autres indications permettent de le localiser avec plus de précision dans la partie sud ouest de l'état, dans cette sorte de poche de territoire qui s'avance dans l'état voisin de Jalisco.

Au niveau spatial, le village paraît souffrir d'un réel isolement:

Este pueblo bosteza de puro olvido. No tiene vías de comunicación y apenas se ven ^{cién} caras desconocidas en enero. (p.14)

Cet isolement géographique, ce manque de liaisons avec "l'extérieur" permettent la description d'un village intact qui n'a pas été "perversi". Le niveau local de perception du phénomène révolutionnaire aura une dimension exemplaire: on peut imaginer que dans l'ensemble des villages de la République du Mexique les événements se sont déroulés et ont été perçus de façon identique. L'autre intérêt est de montrer la vie des gens de ce village: l'oeil observateur du garçon a su saisir des portraits remarquables des principaux acteurs de cette vie locale. Il n'est pas dans notre propos de développer cette partie de l'analyse; que l'on nous permette seulement quelques exemples. Ainsi le curé, don Remigio, "el padre miope, de los ojos de esmalte, temblones bajo sus lentes, igual que mis canicas bajo el agua clara del arroyo" (p.11-12). Un ami de son grand-père, don Miguel, n'est pas épargné:

Trae sus mismos bigotes como espinas de huizache, su nariz curvada, su misma cabeza puntiaguda, igual al jacal que tiene allá en un rincón del bosque; carga siempre su misma figura larga y sus calzones estrechos y remendados. Nunca deja su fealdad. Miedo da encontrárselo solo entre las encinas y los robles. Así ha de ser el "viejo" con el que asustan las ^{mamás}. (p.20)

L'autre personnage qui est la terreur du jeune Luis c'est l'instituteur, don Silverio; il règne en maître absolu sur l'enseignement depuis des générations. Bien qu'il faille payer pour aller à l'école, les parents - qui ont subi ce type d'enseignement - semblent convaincus de l'efficacité des méthodes et des châtements corporels pratiqués par don Silverio. Sa réputation bien établie a frappé l'imagination de Luis qui donne de lui ce portrait:

Cuando don Silverio apareció en la puerta, vi que era el mismo de antes, con su mirada y sus lentes tan temidos; el mismo que he cargado en mi mente como una pesadilla; en la frente, su gajo de diez pelos echado hacia atrás, pero siempre afanoso por dejar en descubierto el espejo grasiento de su mollera; su bigotón amarillento por el humo de un millón de cigarros y su traje de otros años embarrado sobre el cuero. (p.61)

Toutefois l'école si redoutée par le jeune garçon, car elle est la cause de la privation de sa liberté après le séjour au rancho, permet chez lui une certaine

prise de conscience de l'inégalité sociale. Les enfants du riche commerçant du village font l'objet de la part du maître d'une attention toute particulière:

...en lugar preferente y aparte, los hijos llorones y delicados de don José, el de la tienda. Por causa de ellos muchas veces el "maestro" nos ha regañado y pegado (...) Tienen mesa-banco propio. (p.62)

L'isolement géographique du village n'est pas total. En effet les adultes, dont le père de Luis et son parrain, vont plusieurs fois dans l'année vendre leurs produits et leur élevage à Guadalajara, dans l'état de Jalisco, qui est la grande cité la plus proche de chez eux. L'impression d'isolement presque complet, de coupure d'avec le monde extérieur est ressentie et accentuée par le jeune enfant car il ne peut jouir de la même autonomie de déplacement que les adultes. Et précisément tout ce qui se trouve au-delà des confins de la sierra est nimbé d'un mystère qui excite sa curiosité: "Algo ha de haber al otro lado de las líneas azules" (p.26-27). Le désir de briser ce cercle trop étroit se fait de plus en plus évident chez Luis. Les voyages de son père, l'arrivée d'amis porteurs de nouvelles apprises dans la grande ville ne font qu'aviver l'imagination du garçon:

Siempre que oigo hablar de Guadalajara, me dan ganas de ir a conocer por allá; pues todos los que van dicen que es tan bonita, que hay tanta gente, mucha luz y muchas casas altas y pintadas de distintos colores, que sólo yendo se puede dar uno cuenta. ¿Será como Bagdad, la ciudad de los cuentos de mi padrino ? (p.57)

Ce milieu clos du village permet l'observation des coutumes populaires, de la religiosité omniprésente, de l'organisation locale hiérarchisée sous le porfiriat: le curé, le riche commerçant qui pratique l'usure, le chef de police et le maître d'école occupent le haut de cette société qui repose sur le travail des paysans. Tout cet ensemble pourrait faire l'objet d'un travail d'analyse à part.

Ce roman peut donc être vu comme un document sur la réalité d'un microcosme villageois qui, du jour au lendemain, va se trouver pris dans la tourmente des événements nationaux. Confiné apparemment dans un espace trop restreint où rien ne se passait, où même le temps paraissait immobile par le retour immuable du rythme des saisons, brusquement il sera mis en contact avec le niveau national de l'Histoire: à partir de là, la joie de vivre, la paix, l'harmonie qui composaient l'univers de Luis vont se transformer.

*

* *

Témoignage sociologique intéressant, ce récit offre une grande originalité: le traitement du temps. En liaison étroite avec l'espace, au début du roman, le temps entrera en contact avec l'Histoire, que nous analyserons dans la dernière partie.

Pour schématiser l'évolution du roman à travers ses 26 chapitres, nous dirons qu'elle observe une ligne ascendante et progressivement accélérée jusqu'à la fin. L'ensemble est structuré de la façon suivante:

-du chapitre I au chapitre XI, le tempo est relativement lent et suit le rythme de l'évolution des saisons, des mois qui passent: du rancho, lieu protecteur par excellence pour Luis, symbole de joie de vivre et de liberté, nous passons, aux chapitres X et XI, à l'entrée du jeune garçon à l'école de don Silverio, espace remarquable de contraintes et de châtements, qui coïncide avec le retour au village. Dans cette 1ère partie, s'écoule ce que nous appellerons le temps naturel. Le tempo assez lent est traduit par des chapitres dont la longueur va de 2 à 11 pages.

-du chapitre XII au chapitre XXVI, le tempo va crescendo; le rythme est plus haché que dans le premier mouvement, en témoigne la longueur nettement plus réduite des chapitres (de 2 à 6 pages seulement). Le thème affectif majeur de cette deuxième partie sera celui du départ du père, à deux reprises (chap. XII et chap. XVII), pour des motifs différents qui ne sont pas perçus immédiatement ou complètement par l'enfant à qui la mère ne dit pas tout. Cela engendre chez lui une angoisse qui ira en s'amplifiant et une obsession dominera: quand le père rentrera -t-il? A ce deuxième mouvement correspond ce que nous appellerons le temps historique.

1) Le temps naturel:

A la lecture de ce roman, une première remarque s'impose: à de très rares exceptions, toutes situées dans la deuxième partie, chaque chapitre s'ouvre sur une notation temporelle.

Pour le premier mouvement qui correspond à l'écoulement du temps naturel, outre la relative longueur de chacun d'eux, chaque chapitre commence par l'évocation plus ou moins précise de la saison ou du mois, sans que l'on dise de quelle année il s'agit, conférant ainsi au récit -peut-être paradoxalement- un caractère a-temporel, immuable, cyclique, établi une fois pour toutes en harmonie. Pour éviter d'être trop long, nous ne donnerons que quelques exemples de ce procédé remarquable, en tête de chaque chapitre cité:

-chap. II: No sé desde cuándo tenemos la costumbre de dejar el pueblo, apenas se anuncia agosto. (...) Por ese tiempo se habla mucho de los ganados, de las ordeñas, de las labores. (p. 19)

- chap.III : Estamos en octubre y vivimos en el rancho. Pronto lo dejaremos y parece que él lo sabe, porque se entristece (p. 30).
- chap.IV : Hemos corrido mucho por todos los potreros, por última vez. Pronto nos dedicaremos todos a las labores, que ya están casi amarillas (p. 33).
- chap.V Los barbechos ya murmuran su canción seca : la canción de noviembre y diciembre.No hay quien no se prepare para la segunda temporada de trabajo (p. 41).
- chap.VII:Cuando se han almacenado los últimos productos y los barbechos quedaron vacíos, se festeja con algo el fin de cosechas (p. 50).
- chap.VIII:Pasado el verano y la fiesta, suelto el ganado y guardada la cosecha, no hay para qué estar en el rancho, según dicen. Regresamos al pueblo (p. 54).

Illustrations intéressantes d'une symbiose parfaite entre le temps des hommes, la vie de la nature et les activités du travail des champs.

A la fin de ce premier mouvement du récit, lorsque l'angoisse du retour au village et de l'abandon de la liberté s'accroît, l'accélération du tempo se traduit entre autres par une notation chronologique plus précise

- chap.X : Lunes primero de diciembre. Parece que el mes trajo nuevo viento y pulió muy bien su mañana. Ya me impuse a la vida del pueblo, tan rara al principio (p. 59).
- chap.XI: Tengo dos semanas en la escuela y no me ha ido tan mal como pensaba (p. 65).

A l'insouciance toute enfantine de la vie libre et naturelle succède, premier pressentiment de moments difficiles, une perception plus oppressante du temps qui passe.

2) Le temps historique :

Le rythme qui s'accélère dès la fin du premier mouvement ne cessera de croître qu'avec la fin du roman. Cette impression est donnée par l'utilisation du même procédé étudié auparavant : chaque chapitre pratiquement débute par une notation temporelle mais, et c'est nouveau dans le cours du récit, elle évolue vers une chronologie beaucoup plus précise visant à isoler tel jour en particulier ou telle période courte qui s'achève. Au tempo d'ambiance générale, si l'on veut, de la première partie, succède un rythme guidé par ce que nous appellerons une chronologie de l'angoisse.

Quelques exemples du début de certains chapitres illustreront notre propos

- chap.XII:Hoy, muy temprano, salió mi padre a viaje para Guadala-

jara. En la casa, todos nos levantamos de madrugada ; ya cuando el sol salió, nosotros estábamos tristes, y él iba en camino por la loma de enfrente. Dentro de ocho días exactos, por ese mismo camino regresará, de seguro (p. 69).

-chap.XIII: Han pasado ya más de ocho días y mi padre no regresa de su viaje (p. 71).

-chap.XIV: Han empezado ya las posadas de Navidad, y mi padre aún no regresa (p. 74).

-chap.XV : Teníamos esperanzas de que hoy vinieran mi padrino y mi padre, y vinieron. Hoy, veintiséis (p. 80).

-chap.XVIII: A pesar de tanto pronunciado y de tantos sucesos, llegó un nuevo año (p. 91).

-chap.XIX: Hemos regresado de nuestra huida. Es hoy martes, día con un cielo bien pintado de azul y un buen sol, tibiecito, para curar el frío ; este frío ardoroso de las últimas mañanas de enero (p. 94).

-chap.XXIII: Se está acabando marzo. (...) Hace ya un mes que no tenemos noticias de mi padre (p. 108).

-chap.XXIV: Sábado quince de abril y fin de semana (p. 110).

-chap.XXV: Otra vez ha vuelto mayo, y como en otros años, todos se preparan para la siembra (...).
Mi padre vendrá ; no es posible que nuestro corral se quede con sus surcos viejos ; sin sus milpas verdes, enlazadas por las guías. Vendrá. ¿ Pero cuándo ? (p. 113).

-chap.XXVI: Últimos días de mayo... ¡ Cuánto gusto tenemos ! Ahora sí vendrá mi padre, con seguridad : Madero ya triunfó y no tiene por qué andar peleando (p. 115).

On remarquera par ailleurs que le premier repère chronologique objectif est donné dans cette partie du roman :

Desde este mes de enero, todas las cartas que se escriban hay que ponerles, después del lugar, la fecha, "de 1911", aunque parezca raro (p. 91).

Pourtant les événements historiques nationaux qui interfèrent dans la vie locale sont suffisamment explicites pour qu'il soit indispensable de préciser une date. Or, chez l'enfant, ce souci de précision répond à la nécessité de marquer une rupture dans le rythme habituel. Les fêtes de Noël et du Jour de l'An, en l'absence de son père, n'ont pas le même éclat que les années passées. Intuitivement, l'enfant observe ce changement, sans accéder à la claire conscience de l'enjeu, seulement perceptible avec un minimum de recul historique.

*
* *
*

Cette "chronologie de l'angoisse" acquiert une réelle existence lorsque le père de Luis part pour la seconde fois, lorsqu'il s'engage résolument aux côtés des chefs de la révolution, c'est à dire au moment où le temps naturel est investi totalement par l'Histoire.

Village apparemment à l'écart des préoccupations nationales, Estanzuela sera absorbé par la révolution. Le traitement de l'Histoire par le biais de l'évolution d'un petit village mexicain constitue l'un des attraits majeurs de ce roman. Si le point de vue des adultes, directement touchés par le phénomène révolutionnaire, n'est pas occulté, celui des enfants -du petit Luis en particulier- vient compléter utilement, voire affectivement, la vision habituelle que l'on a de la révolution mexicaine. Les actes, les émotions, les jeux mêmes de Luis sont comme un accompagnement parallèle, en mode mineur, de la Geste des adultes.

Par vagues successives, l'Histoire vient heurter le rempart d'isolement d'Estanzuela. Les nouvelles des événements parviennent pour la première fois au village avec la visite du "compadre Jacinto", parrain de Luis. Manifestement l'auteur en fait son porte-parole. Jacinto jouit d'une considération certaine : "en el pueblo tiene fama de saber muchas cosas"(p.34). Ses propos seront donc écoutés avec une grande attention :

...durante la comida, platicó muchas cosas que en el rancho y en el pueblo, nadie sabe (...). Entre otras cosas, supo que un señor Madero quiere sentarse en la silla en vez de don Porfirio. Dizque ha echado muchos discursos, y en dondequiera promete ayudarle al pobre y quitarle el poder a los que lo han tenido siempre para abusar ; y también, que los ricos no deben ver mal a los que les sirven : todos los jornaleros y gente pobre que se viste de manta y usa guaraches y sombrero de zoyate (p. 35).

Jacinto est celui par qui la révolution arrive à Estanzuela ; il rapporte les nouvelles apprises à Guadalajara. Il est intéressant de voir ce que retiennent les gens des discours de Madero : un espoir de justice sociale dans une société jusque-là dominée par les inégalités les plus criantes. C'est sur cette base fondamentale que le peuple agira;d'ailleurs, après ce grand principe général qu'il rapporte, Jacinto s'empresse de l'actualiser au plan local :

...ojalá lo que dicen de ese Madero sea cierto.Ya ves; todos estamos enfadados de que don José sea siempre el

presidente y su compadre Teófilo, el jefe de la acordada. Validos del poder, a cuánto pobre humillan y maltratan. Y todo eso, nomás porque son ricos y tiene tienda (...). Ellos todo lo consiguen con su dinero. Tienen conocidos en los gobiernos del Téul, Tlaltenango y hasta en Zacatecas. Todos hemos visto que cuando viene algún empleado de gobierno de por allá o algún curro, luego llegan a su casa (...).

¡Y pensar que de nuestro propio trabajo se han hecho ricos !... Acuérdate lo que cobran de rédito si uno necesita algo prestado y lo que quitan si tiene la mala suerte de no poder pagar (...). Dime ahora, compadre, ¿cuándo los has visto con la manquera en la mano, arando : mojados, enlodados, haciendo cercas, cargas de leña o durmiendo a campo raso como nosotros, para ganarse la vida? Nunca. Ellos siempre enzapataados y chocolateándose. Gozan de comodidades con nuestro puro sudor y trabajo. En pago, nos ven con asco (p. 35-37).

Ce témoignage que Núñez Guzmán nous livre à travers le personnage de Jacinto ne manque pas d'émouvoir le lecteur en gagnant sa sympathie car il nous place au coeur même du processus qui a déclenché le mouvement de révolte. A partir d'expériences humaines, vécues s'opère une prise de conscience, au niveau de chaque village, qui amènera la révolte populaire. Même si l'auteur construit véritablement le discours de Jacinto, la sincérité qui le sous-tend traduit la situation d'exaspération dans laquelle vivait le peuple mexicain. Comme pour mieux entraîner les indécis, la harangue finale joue sur la corde sensible au Mexique, la religion :

Nosotros trabajamos, y trabajos duros, llueva, truene o haga sol. Sudamos para ganar nuestro pan, y está bien ; así lo dijo Dios a nuestros primeros padres. Yo sé que Cristo también trabajó duro como cualquier obrero ; los pobres fueron sus mejores amigos y con ellos pasó su vida, contento. Cuando vieron eso los ricos judíos, lo mandaron matar.

A los ricos no les gusta el trabajo : son enemigos (p.37).

Les paroles de Jacinto n'auront certes pas un effet immédiat sur les gens d'Estanzuela. Quant au petit Luis qui assiste à la scène, il confie en toute innocence : "No entendí nada de todo lo que mi padrino ha dicho" (p. 39). Pourtant les graines révolutionnaires qui viennent d'être semées vont fructifier et, à son niveau, Luis aura l'occasion de ressentir le poids de l'inégalité et de l'injustice, comme à l'école de don Silverio pour reprendre un passage déjà cité.

Si l'on veut reconstituer une chronologie dans le roman, les paroles de Jacinto ont été prononcées vers le mois d'octobre 1910. Et ce n'est que vers la fin décembre que les nouvelles colportées par un "arriero" apportent la

confirmation du déclenchement de la révolution. Ce qui souligne, si besoin était, que les villages, dans leur isolement géographique, ont été en retard par rapport aux événements, que la révolution n'a pas jailli d'un seul coup et partout à la fois sur le territoire de la République :

Mi madre se apena mucho porque un arriero le contó que hay revolución. El no supo en dónde ; pero en Guadalajara, toda la gente lo sabe y hablan mucho de eso. Dizque enojados con don Porfirio por muchas cosas, han tomado las armas para echarlo del poder. Los periódicos no quieren decir nada, pero todo es cierto (p. 72).

Pour être imprécises, ces nouvelles n'en sont que plus alarmantes car le père est parti pour Guadalajara et son retour accuse un retard anormal. L'inquiétude grandit et l'Histoire est alors vue à travers les préoccupations de l'enfant et de la famille : le père devait rapporter des livres et des cadeaux pour Luis car Noël approche

Han empezado ya las posadas de Navidad, y mi padre aún no regresa ;pero un señor conocido nuestro nos dio razón. En Guadalajara se supo que ya por este camino había rebeldes y temieron les quitaran la carga o las mulas ; por eso tomaron otro camino para San Martín y Bolaños. Mi madre ya se tranquilizó un poco y tiene un nuevo plazo para el regreso de mi padre. Sigue temiendo por él ; pues todos los arrieros que a diario bajan al pueblo, hablan de jefes rebeldes y de sus primeros encuentros con los federales (p. 74).

Les rumeurs des combats commencent à prendre de l'ampleur. Les gens d'Estanzuela craignent l'arrivée dans leur village des fédéraux ou des rebelles, dont ils peuvent redouter le comportement car ils ne les connaissent pas. En attendant la vie même du village est toute entière occupée par les nouvelles de la révolution

En estos días traen a casa díceres de revolución, más que otros cuentos (p. 75).

Lorsque finalement le père revient de ce premier voyage dangereux, il rapporte, en plus des cadeaux et achats promis, une expérience beaucoup plus importante qui va déterminer la suite du roman. Il a eu à rencontrer des rebelles révolutionnaires et voici sa conclusion

De regreso se dieron cuenta de que los rebeldes parece que no hacen maldades ; en el Téul había rebeldes cuando pasaron por allí, serían cerca de las doce de hoy los vieron perfectamente y nada les quitaron ; algunos de ellos les preguntaron si habían visto "pelones" en alguna parte, y les contestaron que no. Y eso fue todo (p. 81).

Ce premier contact, s'il ne soulève pas l'enthousiasme du père, ne paraît pas totalement négatif.

Bientôt le village tout entier aura à connaître la tourmente révolutionnaire :

... los hogares hirvieron de inquietud. Según noticias, venían rebeldes y aquí nadie los conocía ni sabían qué clase de hombres eran. ¿Harían muchas maldades? (p. 84).

Plus loin

Todas las gentes salían de sus casas a derramar su inquietud ; parecía el pueblo un hormiguero disgustado (p. 85).

Le portrait des rebelles que fait Luis, dans son innocence même, révèle une sympathie certaine car, d'aspect au moins, ils ne ressemblent pas aux soldats fédéraux :

No traían uniforme como los federales que he visto algunas veces, con su vestido musgo sembrado de botones y su bonete. Su traje era igual al de los hombres que se ven a diario en el pueblo, pero sus caras eran distintas. Era el traje de unos, blusa y calzones de manta ; otros traían pantalón charro y chivarras ; y lo que más me agradó, fue el espejear de las armas y el parque (p. 85-86).

Ces rebelles établissent finalement un contact favorable avec la population. A tel point que le jeune Luis, prolongeant ses jeux avec ses soldats de plomb ou les bagarres rangées avec ses camarades d'école, s'écrie avec enthousiasme

Con mucho gusto sería yo rebelde si mi madre me dejara y si estuviera ya grande. Cómo me gustaría fajarme las carrilleras y la pistola ; montar en un buen caballo, mandar tocar la Marcha Zacatecas y que los chicos y Victoria, la hija del Presidente, y todos los del pueblo, me vieran (p. 87).

Ce que le jeune garçon ressent sur le mode du jeu sera éprouvé bien vite par les gens du village qui adhèrent avec le même enthousiasme à la révolution :

Quando fui a la escuela ya se sabía que en la noche hubo levantamiento ; muchos de los hombres que todos conocemos por haberlos visto en las tiendas, en las plazas, en la iglesia, en la calle, por aquí en dondequiera, se fueron de rebeldes. Antes de irse, le quitaron carabinas y pistolas al jefe de armas y a don José. Para despedirse, aventaron balazos al viento, gritaron, echaron vivas a Madero y mueras al Gobierno y se fueron (p. 88-89).

Le père de Luis également quittera une seconde fois le village pour suivre les

y no tiene por qué andar peleando. (...)
 Mi abuelo y mi madre están seguros de que muy pronto
 volverán mi padre y mi padrino. ¿Pues qué otra cosa
 harán por allá, en pueblos tan lejos del nuestro? (p.115).

Il est particulièrement intéressant de constater que face au mouvement de la révolution les gens du village ne se posent pas le problème de la durée de celui-ci. Ils ont le sentiment qu'avec la chute du vieux dictateur et l'arrivée au pouvoir de Madero tout rentrera dans l'ordre... pratiquement comme avant. Cette observation d'un moment précis de la mentalité populaire est d'une justesse remarquable : en effet, pris dans le feu de l'action, les acteurs d'un moment qui deviendra historique avec le recul des années, n'ont pas conscience de l'ampleur du phénomène. Ils n'ont pas même conscience des changements qu'un tel phénomène historique pourrait ou devrait introduire dans leur vie. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la révolution mexicaine a pu être détournée de ses idéaux par une caste bourgeoise qui s'est débarrassée au plus tôt des véritables chefs révolutionnaires paysans. C'est encore le jeune Luis qui dans son innocence souligne cet aspect important

Ahora se hará todo como mi padrino quería. Ya no habrá rebeldes que tanto me gustaba ver ; en cambio, volverá al pueblo la hija del presidente, y los curros dueños de la hacienda "Los Lobos", saludarán a toda la gente que se encuentre en el pueblo cuando hayan vuelto de Guadalajara ; en los meses de las pizcas, tratarán bien a los mozos y les pagarán más dinero ; pues por cosas de esas son por las que pelean mi padrino y mi padre ; y por eso se fueron con don Luis Moya y don Manuel Caloca (p. 115-116).

Il est évident que le jeune garçon n'était pas en mesure d'appréhender clairement les idéaux de départ de la révolution. Dans sa candeur il nous révèle "sa" révolution, ce qu'il en attend, c'est à dire une harmonie sociale et familiale qui ne manquera pas de s'instaurer bientôt. Hélas, l'avenir allait lui donner tort.

Le roman s'achève sur un rythme oppressant. On attend le retour d'un père qui ne vient pas, alors que la nature et les champs, eux, ne peuvent pas attendre. La fin est ambiguë, ouverte, si l'on veut. Peut-on être aussi sûr que l'enfant du retour de son père ? Lorsqu'on sait, après coup, que le triomphe de Madero, s'il a bien signifié la chute de Porfirio Diaz, n'a pas arrêté les hostilités...au contraire. Alors? Attendre un père qui a encore de longues années de lutte armée...ou attendre un père qui a payé de sa vie la cause révolutionnaire qui l'a entraîné loin de son village. L'émotion est grande pour le lecteur, au terme de ce dernier chapitre. La joie et l'espérance enfantines, subitement déçues, risquent bien de faire de ce bonhomme de douze ans révolus un homme